

La Traviata à l'anglaise au théâtre des Champs-Élysées

Par  Nicolas d'Estienne d'Orves | Publié le 01/12/2018 à 07:00



LE FIGARO PREMIUM

> 1€ le premier mois

Commentez 



L'interprétation de l'opéra de Verdi est confiée à Deborah Warner, fameuse pour sa collaboration avec la Royal Shakespeare Company.

Qu'il doit être intimidant pour un metteur en scène d'affronter ces Himalaya que sont les grands opéras du répertoire. Faut-il bousculer les repères ou bien servir l'œuvre? Prenons *La Traviata*, opéra parmi les plus représentés au monde. La légendaire production de Visconti, le film de Zeffirelli, les incarnations mythiques de si nombreux artistes: on ne saurait aborder cette œuvre sans ce copieux bagage.

» **LIRE AUSSI - Orphée à la parisienne sur la scène de l'Opéra-Comique**

L'interprétation de l'opéra de Verdi est confiée à Deborah Warner, fameuse pour sa collaboration avec la Royal Shakespeare Company.

Qu'il doit être intimidant pour un metteur en scène d'affronter ces Himalaya que sont les grands opéras du répertoire. Faut-il bousculer les repères ou bien servir l'œuvre? Prenons *La Traviata*, opéra parmi les plus représentés au monde. La légendaire production de Visconti, le film de Zeffirelli, les incarnations mythiques de si nombreux artistes: on ne saurait aborder cette œuvre sans ce copieux bagage.

Mais n'est-ce pas aussi cela qui fait sa richesse? Rappelons-nous la juste phrase de Borges: «Nous ne lisons pas les classiques, ce sont eux qui nous lisent.» Voilà comment une œuvre passe la barrière du temps, des âges, pour devenir la manifestation éternelle de la sensibilité humaine. Voilà pourquoi *La Traviata* est intemporelle, illustrant à jamais le drame de la femme abandonnée, de la pression sociale, du sacrifice, de la maladie, de la mort.

Cette mort sourd tout au long de la production que Deborah Warner a créée au Theater an der Wien, en 2012. Ici, l'atmosphère glacée du sanatorium où Violetta finira ses jours est une menace rampante, inéluctable. On est loin de la profusion de rideaux de Zeffirelli ou de joliesse arboricole du récent spectacle de Benoît Jacquot, à la Bastille.

Avec Warner, c'est une *Traviata* à l'os. C'est également une *Traviata* idiomatique, dont les personnages possèdent l'âge et le physique de leur rôle. Détail superflu diront certains, mais, dans une salle aux dimensions du Théâtre des Champs-Élysées, la chose est appréciable.

Le ténor albano-italien Saimir Pirgu et le baryton français Laurent Naouri pourraient être père et fils, dans les rôles de la famille Germont. Quant à Vannina Santoni, elle continue sa remarquable ascension devant le public parisien (on l'a vue cette année dans *Mârouf* puis *La Nonne sanglante*), pour une prise de rôle des plus attendues.

Une Violetta juvénile, passionnée, blessée, sacrifiée. Enfin, l'excellent chef Jérémie Rhorer, à la tête de son *Cercle de l'Harmonie*, désire rendre à *La Traviata* une forme de pureté originelle puisqu'il nous donnera à l'entendre l'œuvre au diapason de 432 Hz, qui fut celui voulu par Verdi lui-même lorsqu'il composa l'œuvre. Le musicien aurait toujours défendu cette «harmonie naturelle», que les spectateurs parisiens vont pouvoir déguster en cette fin d'automne. Classique, vous avez dit classique?

La Traviata à l'anglaise au théâtre des Champs-Élysées

Nicolas d'Estienne d'Orves

01/12/2018